

COMPTES RENDUS

Đinh Trọng Hiếu & Emmanuel Poisson, *Le Bambou au Vietnam. Une approche anthropologique et historique*, Paris, Hémisphères, 2020, 289 p.

Il n'est guère de végétal qui soit, à ce point, associé à une aire géographique ou à un pays. Imagine-t-on un décor « chinois », « japonais » ou « indochinois » sans le bambou ? Dès les premiers voyageurs, cette plante a marqué les Occidentaux, à la fois parce qu'ils ne la connaissaient pas et parce qu'elle était omniprésente dans le paysage d'Extrême-Orient et dans la vie quotidienne des peuples de ces régions. Lorsque les premiers Jésuites se rendent en Chine au XVI^e siècle, ils ne manquent pas de mentionner le bambou dans leurs lettres et récits ; Matteo Ricci, sous la plume du Père Trigault, dit qu'

il a aussi une espèce de roseaux (les Portugais l'appellent *Bambu*) presque aussi durs que le fer, & iceux ronds s'empoignent à peine des deux mains, s'ilz sont des plus grands ; & encor qu'ilz soyent creux & distincts de leurs nœudz, neantmoins pour leur fermeté ilz sont souvent designez pour servir de posteaux aux maisons moyennes. On fait aussi des bois de lances des plus petits, & s'employent en plusieurs autres usages qu'il serait long de réciter. Ces roseaux ne se plaisent qu'aux provinces du Midy, mais l'abondance en est si grande, qu'ilz suffisent à tout le Royaume, & à peine se trouve autre bois qui s'achète à si vil prix.¹

Dans ce texte, sont posés quasiment tous les éléments que l'on va trouver développés dans l'ouvrage de Đinh Trọng Hiếu et Emmanuel Poisson.

L'ouvrage se compose de deux parties, l'une historique et anthropologique et l'autre plutôt iconographique. Dans un premier temps, les auteurs nous présentent brièvement le bambou dans son environnement et dans ses rapports à la vie des humains (pp. 14-25). Le chapitre 2 (pp. 26-42) développe les éléments linguistiques : d'une part les différents modes de constitution des

¹ TRIGAULT, Nicolas, *Histoire de l'Expédition Chrestienne au Royaume de la Chine*, Lille, Pierre de Rache, 1617, p. 12.

caractères de la langue vietnamienne (*nôm*)² et d'autre part le vocabulaire lié à la plante. Un important travail explore la terminologie locale des différents bambous et de leurs différentes parties constitutives, tronc/chaume, branche, feuilles, tronçon, entrenœud, base, pousse/turion, diaphragme, les yeux des nœuds, écorce (bien que ce terme soit impropre, comme le soulignent les auteurs), peau intérieure, etc.

Le chapitre 3 présente les usages divers du bambou et les qualités particulières de chaque espèce recherchées pour telle ou telle fonction (pp. 43-69). Le bambou s'utilise vivant comme protection et comme délimitation ; en touffes denses et régulières, il est l'élément constitutif de l'enceinte du village vietnamien, et, plus aéré, il forme la haie protectrice des habitations. Une fois coupé, les gros troncs, en raison de l'air contenu dans chaque entrenœud fermé par deux diaphragmes, ont la capacité de flotter : on les utilise donc pour la fabrication de radeaux et pour le flottage des troncs destinés aux populations de l'aval. Si on ouvre le diaphragme supérieur d'un entrenœud, on obtient un récipient cylindrique apte à contenir de l'eau (pour aller au puits ou à la rivière, ou comme godets des norias) ou d'autres liquides. L'usage du bambou dans la construction est très brièvement abordé³. Le bambou sert aussi à d'autres usages domestiques, comme de récipient pour la cuisson et pour la fabrication de bâtons et de manches de divers instruments. Enfin, les qualités sonores de la plante et son élasticité en font un excellent matériau pour la fabrication des instruments de musique, à vent, à percussion et même à cordes, puisque les fibres sont, dans certains cas, utilisées pour leurs qualités vibratoires.

Le chapitre 4 est dévolu au rapport du bambou avec l'univers mental et symbolique du peuple vietnamien (pp. 70-78). La plus grande partie en est consacrée aux proverbes et locutions populaires dans lesquels apparaît le bambou comme métaphore de la solidité ou – paradoxalement – comme figure de ce qui n'a pas de valeur. Les auteurs mentionnent aussi son rôle de symbole

² La note 16 (« Précisons que l'emploi de 𦵑 *che* dans le recueil d'Oger est fautif ») aurait mérité un développement plus long : en quoi ce caractère est-il fautif pour rendre le mot *tre* (« bambou ») ? Cette forme (*yu* 雨 + *zhi* 支, pp. 104, 105, 125, 151, 175) est-elle seule fautive, et qu'en est-il des caractères composés de la racine *yu* 雨 avec *wen* 文 (p. 113) ou avec *zhi* 枝 (p. 121) ?

³ Il y a peut-être là un certain déséquilibre : l'usage musical du bambou est développé sur six pages (pp. 59-67) alors que son usage dans la construction est réduit à sept lignes (p. 53). Sur cette question, voir ROUDAKOFF, George, « Note sur les constructions en bambou », *Bulletin de l'Université l'Aurore*, Shanghai, 1947-III, tome 8, n° 3, pp. 418-428.

de l'homme de bien, le *junzi* confucéen⁴. On pourrait ajouter la symbolique classique du bambou : il est une métaphore de la longévité, puisqu'il reste vert malgré l'hiver. Il forme avec les deux autres plantes qui ne craignent pas les rigueurs de l'hiver, le pin toujours vert et le prunus dont la floraison marque la fin de l'hiver, le groupe des « Trois amis des temps froids » (*Suihan sanyou/Tuế hàn tam hữu* 歲寒三友). Cette symbolique est bien présente dans la culture vietnamienne : certaines monnaies d'or et d'argent de 3 *tiền* des empereurs Nguyễn, depuis Thiệu Trị jusqu'à Đông Khánh, portent l'image du bambou accompagné du pin et du prunus avec l'inscription *Tam thọ* 三壽, « les Trois longévités »⁵.

Dans le chapitre 5, les auteurs abordent les rapports entre le pouvoir et le bambou (pp. 79-95), c'est-à-dire l'usage fait par l'administration impériale de cette matière dans ses pratiques de contrôle et de gestion (fiscalité, tributs, postes, greniers publics, entretien des digues, aménagement de l'espace), dans les fêtes publiques et les rites des cultes impériaux, dans la décoration des palais et, naturellement, dans le domaine militaire (fortifications, redoutes, gabions, trappes, pièges et armes). Cette première partie, extrêmement argumentée, est illustrée de nombreux documents photographiques et dessins parfaitement adéquats.

La seconde moitié de l'ouvrage, intitulée *Iconographique du bambou*, se compose de deux parties, l'une est principalement centrée sur les usages populaires du bambou à la lumière des illustrations de *L'Introduction générale à l'Étude de la Technique du Peuple annamite* de Henri Oger, un ouvrage d'une exceptionnelle importance⁶, et l'autre sur le bambou dans des travaux

⁴ La comparaison entre le prince accompli *junzi* 君子 et les bambous verdoyants *lu zhu* 綠竹 remonte bien avant Confucius, puisqu'elle apparaît dans le *Shijing*, qu'on date de ca 1000-600 av. J.-C. ; elle se trouve, par exemple, dans le poème *Qiyu* 淇奥 (*Shijing* 詩經, texte et traduction dans Séraphin Couvreur S. J., *Cheu king*, Hokienfou 1896, reprint Taichung 1967, I-5/55, 63-64).

⁵ Musée de la Monnaie de Paris, *Les collections monétaires VII, Monnaies d'Extrême Orient*, Paris, Administration des Monnaies et Médailles, 2 vol., 1986, n^{os} V168, V259, V260 ; THIERRY, François, *Catalogue des monnaies vietnamiennes*, Paris, Bibliothèque nationale, 1988, n^o 1854a, p. 101 ; *IDEM*, *Catalogue des monnaies vietnamiennes, Supplément*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2002, n^{os} 441 et 521, pp. 78 et 92.

⁶ La note 124 de la page 99 met un peu mal à l'aise, car on y sent comme un air à la mode, celui de la recherche de coupables pour tout et pour rien. Le fait que l'ouvrage d'Oger soit resté « longtemps confiné dans quelques bibliothèques », c'est-à-dire – *a priori* – conservé dans les institutions dont c'est la fonction, relève-t-il vraiment de l'ordre des « mésaventures » dont il faudrait « éviter qu'elles ne se reproduisent » ? Faudra-il, un jour, comme le demandent les

d'élèves de l'École d'Art de Gia Định. La première partie est, de loin, la plus intéressante, tant d'un point de vue ethnographique que technologique. Les gravures, faites par des artisans vietnamiens recrutés par Oger, montrent tous les aspects de la vie quotidienne dans lesquels le bambou joue un rôle, si minime soit-il. Ces gravures sont précises, didactiques et non dénuées d'humour⁷. Chacune d'elles est accompagnée d'une transcription et d'une traduction des caractères qui l'accompagnent et d'un commentaire savant où se mêlent l'histoire, la botanique, l'ethnographie, la zoologie et la cuisine. Les auteurs ont classé ces vignettes en quatre chapitres, le bambou utilisé tel quel, l'utilisation du tronc comme tube, l'utilisation du bambou débité et la vannerie. On y voit comment les Vietnamiens de la fin du XIX^e siècle avaient fait du bambou une matière essentielle : tout était utile, le bambou juste coupé et ses parties, tronc, branchages et feuilles. Les artisans graveurs nous montrent toutes sortes d'objets en bambou : tubes, bouée, pipe, flûtes, palissade, enclos, sauna individuel, mobilier léger, claies, paravent, plan de travail, armature pour ex-voto, instruments de percussion, matériel de cuisine (pincettes, brochettes, clavettes, peloir), peignes, matériel agricole (fléau, cueilleur), lampes, etc. Les objets de vannerie ou tressés (chapitre 9) occupent une place particulière : on découvre l'extraordinaire variété des paniers, vans, cages à poules, bateaux paniers, corbeilles, fleins, treillis, éventails, récipients, camisoles pour chien (p. 194), tamis, moulins à décortiquer, claies pour faire sécher les galettes de riz, besaces, nasses, épuisettes, écopés, etc. On ne peut pas ne pas dire un mot du caractère d'œuvres d'art de ces dessins, d'autant que les auteurs n'ont pas hésité à émettre à leur propos des commentaires esthétiques très personnels. Ils pointent à plusieurs reprises le « défaut de perspective », la « méconnaissance de la perspective », ou la « gaucherie » du dessin

auteurs, en rechercher les « causes » et les « responsables » ? Que je sache, cet ouvrage attendait les chercheurs, c'est à eux de travailler et de rechercher les sources et la documentation. Certains l'ont fait. Sur l'histoire de la conception de la réalisation et de l'impression de *L'Introduction générale à l'Étude de la Technique du Peuple annamite* par Henri Oger, et sur les raisons de son absence dans de nombreuses bibliothèques, on lira HUARD, Pierre, « Le pionnier de la technologie vietnamienne, Henri Oger (1885-1936 ?) », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. LVII, 1970, pp. 215-217. Voir également à propos d'Henri Oger l'analyse critique de NGUYỄN Xuân Hiên & NGUYỄN Mộng Hùng, « Le quotidien, illustré à Hanoi en 1908-1909, note documentaire », *Péninsule* n° 67, 2013 (2), pp. 127-202.

⁷ La référence précise de chaque document iconographique dans l'œuvre de Oger aurait été bienvenue. L'origine de l'illustration de la p. 203, qui vient probablement d'une édition chinoise illustrée du *Nongshu* de Wang Zhen, n'est pas donnée.

(pp. 114, 131, 133, 153, 155, 174, 219). Lorsqu'ils parlent de « la perspective », d'« absence de perspective » ou de « lois de la perspective » (p. 228), ils considèrent la perspective occidentale, la perspective conique (*perspectiva artificialis*) mise au point par Brunelleschi au début du XV^e siècle, comme étant la règle unique de représentation de l'espace en deux dimensions. Mais il existe d'autres perspectives dans l'histoire de l'art et la perspective conique n'est qu'une des manières de représenter l'espace, il n'est que de regarder une fresque byzantine, une estampe japonaise ou une miniature persane. Et la perspective conique elle-même, qui a dominé la représentation picturale en Occident jusqu'au milieu du XIX^e siècle, est remise en cause par les avant-gardes russes et françaises à la fin de ce siècle. On ne peut pas ne pas être frappé, par exemple, par la similitude de la « gaucherie » du dessin du séchoir pour papier sur son échafaudage (fig. 110, *Lông phoi giáy*, p. 173) avec la distorsion de la table de la *Nature morte au vase pique-fleurs* de Cézanne peinte en 1905, ou celle des chaises chez Egon Schiele, et en particulier sur son aquarelle *Zwei meiner Taschentücher* d'avril 1912⁸, c'est-à-dire précisément des œuvres contemporaines des dessins publiés par Oger. Et à cet égard, les œuvres présentées dans la seconde partie, dessins aquarellés des « élèves de [l'École d'Art de] Gia Định, dont la grande familiarité avec les lois de la perspective permet une mise en page pleine de hardiesse » (p. 228), sont bien plus académiques et conventionnelles. Ce sont des vues de la vie paysanne, avec des instruments en bambou certes, mais on n'y trouve ni technique locale, ni manière issue du corpus esthétique vietnamien. La référence au chadouf égyptien pour le puits à balancier *cần vọt* (p. 220) est intéressante, mais ce genre de puits existe un peu partout, y compris en France. On renverra plutôt le lecteur à la très belle planche du *Tian kong kaiwu* qui montre un puits à balancier en bambou⁹.

Le chapitre 10 (pp. 233-238) présente des réflexions sur l'actualité du bambou dans le Vietnam d'aujourd'hui, face à « l'impact dévastateur du plastique ». Vient ensuite une courte conclusion (pp. 243-244). L'ouvrage s'achève avec plusieurs annexes (l'apport des textes et du terrain, une carte du

⁸ GRAND PALAIS, *Cézanne, les dernières années (1895-1906)*, catalogue de l'exposition (20 avril-23 juillet 1978), Paris, RMN, 1978, fig. 35, pp. 124-125 ; MUSÉE DE L'ALBERTINA, *Egon Schiele*, catalogue de l'exposition (22 février-18 juin 2017), Vienne, Hirmer, 2017, pp. 216-219, pl. 74-76. Sur la perspective, voir PANOFKY, Erwin, *La Perspective comme forme symbolique et autres essais*, Paris, Éditions de Minuit, 2006.

⁹ SONG Yingxing 宋應星, *Tian gong kaiwu* 天工開物, fac-similé de l'édition de 1637, dans *Zhongguo gudai banshu congkan*, Vol. III, Shanghai, Shanghai guji chubanshe, 1988, *juan shang*, p. 13a.

Vietnam, des tableaux de la prononciation du vietnamien), et une bibliographie. Compte tenu de la richesse de cet ouvrage et des multiples champs du savoir qu'il aborde, un index aurait été bienvenu.

Quelques questions et quelques précisions permettront de nourrir la réflexion. La classification vietnamienne du bambou parmi les arbres (*cây*) et non parmi les herbes (*cỏ*), évoquée en introduction (p. 9), ne vient-elle pas de la taxonomie chinoise ? Depuis longtemps en Chine, en effet, les ouvrages de botanique et les *materia medica* (*bencao* 本草) classent le bambou parmi des arbres (*mu* 木)¹⁰. Mais c'est là une classification qui apparaît sous les Tang ; auparavant, règne une grande incertitude : dans certains textes anciens, comme le *Shanhaijing*, il est considéré comme une herbe (*cao* 草)¹¹, puis, plus tard, comme un végétal à part. Dai Kaizhi 戴凱之 de l'époque des Jin de l'Ouest (265-317), auteur d'un « Catalogue des bambous », *Zhupu* 竹譜, dit qu'il n'est « ni herbe ni arbre » 非草非木, et son contemporain, Ji Han 稽含, ministre sous l'empereur Hui des Jin (290-306), auteur du *Nan fang caomu zhuang* 南方草木狀, en fait un groupe particulier¹².

Il n'est pas question, parmi les multiples usages du bambou au Vietnam inventoriés par les auteurs, de la fabrication de papier à partir de ses fibres. Or en Chine, à partir des Tang surtout, le papier de bambou a eu un grand succès :

¹⁰ Voir, par exemple, SU, Jing 蘇敬, *Xinxiu bencao* 新修本草 (659), fac-similé du manuscrit de ca 731, éd. Shanghai guji chubanshe, Shanghai 1985, *juan* XIII, pp. 103-104 ; TANG, Shenwei 唐慎微, *Zhenglei bencao* 証類本草 (1082), fac-similé de l'édition *Zhongxiu Zheng He jing shi zhenglei beiyong bencao* 重修政和經史証類備用本草 (1116/1204), Jinan, Renmin weisheng chubanshe, 1982, *juan* XIII, pp. 316-318 ; LI, Shizhen 李時珍, *Bencao gangmu* 本草綱目 (1578), fac-similé de l'édition de 1930 de la Commercial Press, 2 vol., Hong-Kong, Commercial Press, 1982, *juan* XXXVII, pp. 15-22.

¹¹ « À 150 *li* à l'Ouest, le Gaoshan, dans le sommet il y a beaucoup d'argent, dans son piémont beaucoup de jades verts et de cristaux de réalgar, parmi ses arbres beaucoup de palmiers, parmi ses herbes beaucoup de bambous » 又西百五十里，曰高山，其上多銀，其下多青碧、雄黃，其木多櫟，其草多竹 (Yuan Ke 袁珂, *Shanhaijing jiaoyi* 山海經校譯, Shanghai, Shanghai guji chubanshe, 1985, *juan* II, p. 26). Ce chapitre II fait partie de ceux qu'on date de la fin des Royaumes Combattants.

¹² Ji Han classe les végétaux en quatre catégories, les herbes constituent la matière du premier *juan* (*cao lei* 草類, « catégorie des herbes »), les arbres (*mu lei* 木類, « catégorie des arbres ») celle du deuxième et les fruits et les bambous (*guo lei, zhu lei* 果類, 竹類, « catégorie des fruits, catégorie des bambous ») celle du dernier (Ji Han 稽含, *Nan fang caomu zhuang* 南方草木狀 (304), dans *Shan chuan feng jing congshu* 山川風情叢書, *Nan fang caomu zhuang* (*wai shier zhong*) 南方草木狀(外十二種), Shanghai, Shanghai guji chubanshe, 1993, pp. 589.1- 589.11).

les fibres intérieures des entrenœuds sont écrasées, mises en macération et bouillies avec une solution de chaux, puis utilisées pour faire de la pâte à papier¹³. On sait qu'au Vietnam, on fait traditionnellement le papier avec l'écorce de l'arbre *gió* (*cây gió*)¹⁴, mais a-t-on trace aussi de l'usage du bambou pour ce faire ?

Les ambiguïtés de certaines traductions/interprétations des textes cités méritent – sans être trop pointilleux – que l'on s'y penche. Les auteurs citent ainsi Lê Quý Đôn : « Dans son *Livre sur les bambous* (Zhupu 竹譜), Dai Kaizhi 戴凱之¹⁵ dit que le bambou épineux (“*jizhu*” 棘竹) pousse densément et que ses racines sont profondes, un simple bosquet est aussi serré qu'une forêt. Il est également appelé “*ba zhu/ba trúc*” 筩竹 « bambou [pour faire] des haies » et est utilisé « pour constituer des enceintes solides ». L'auteur¹⁶ ajoute que « le “*ba trúc*” pousse dans les arrondissements du Jiaozhou (Giao Châu) ; les spécimens les plus grands atteignent deux empan de circonférence (...) » (p. 44)¹⁷. Mais le texte de Lê Quý Đôn est quelque peu différent : 戴凱之竹譜云：棘竹駢深，一叢爲林，亦曰筩竹，城固是任。註：棘竹生交州諸郡，大者二尺圍，« *Le Catalogue des bambous* de Dai Kaizhi dit : les bambous épineux sont serrés et denses, un simple bosquet est comme une forêt, on les appelle aussi bambous-haies, comme enceinte ils sont vraiment résistants. Note : les bambous épineux poussent dans toutes les commanderies du Jiaozhou, les plus grands ont un diamètre de 2 pieds »¹⁸. La dénomination

¹³ SONG, Yingxing, *op. cit.*, *juan zhong*, 71a-77a ; PAN, Jixing 潘吉星, *Zhongguo zao zhi shihua* 中國造紙史話, Taipei, Taiwan shangwu yinshuguan, 1994, pp. 42-45 ; *IDEM*, « The Invention and development of Papermaking », [in] Institute of the History of Natural Sciences (éd.), *Ancient China's Technology and Science*, Pékin, Foreign Languages Press, 2009, pp. 176-183.

¹⁴ Le *gió* ou *giáy dó* (même prononciation) est le *Rhamnoneuron balansae* (Drake) Gilg. Voir TRANG, Thanh Hiền, *Tranh Tết, Nét tinh hoa truyền thống việt*, Hanoi, Nhà xuất bản thế giới, 2019, pp. 126-131.

¹⁵ Il faut corriger 戴凱之 en 戴凱之.

¹⁶ Lê Quý Đôn.

¹⁷ La traduction de *chi* 尺 par *empan* fait question, car elle introduit un risque de confusion : l'empan est une ancienne unité de mesure française qui désigne une longueur équivalente à celle qui sépare le bout du pouce à celui du petit doigt lorsque la main est écartée, ce qui fait environ 20 cm, or le pied chinois (*chi* 尺) oscille au cours des siècles, de 23 cm sous les Han de l'Ouest à 30 cm sous les Qing.

¹⁸ LÊ, Quý Đôn 李貴燾, *Vân đài loại ngữ* 芸臺類語, traduit et annoté par Tạ Quang Phát, texte en caractères en annexe, 3 vol., Saïgon, Phủ quốc vụ khanh đặc Trách văn hóa xuất bản, 1973, *quyên* IX, pp. 291-292, manuscrit p. 81a, CCLI. Le texte de Lê Quý Đôn comprend de légères

de « bambous-haies » (*bazhu*) n'a donc pas de lien avec le Jiaozhou et ce sont les « bambous épineux » (*jizhu*) qui y poussent ; en modifiant le texte et en choisissant de transcrire 筴竹 en *quốc ngữ* et 棘竹 en *pinyin*, on laisse penser que le premier est un terme local, peut-être même indigène.

Plus loin, les auteurs signalent le « 'lăt trúc' 筴竹 dont parle Dai Kaizhi dans son Livre du bambou cité par Lê Quý Đôn : « Le 'jīn zhú/cân trúc' 筋竹 est un bambou utilisé pour faire des lances qui sont très prisées entre les quatre mers. La variété qui pousse au Rinan (Nhật Nam) a un nom particulier qui est 'lăt trúc' 筴竹, d'une longueur de deux toises et d'une circonférence de plusieurs pouces. Les populations méridionales en font des lances pointues et solides » (pp. 94-95). En fait, il y a confusion entre le caractère *li/lăt* 筴 et le caractère *piao/phiéu* 簾 : le texte de Lê Quý Đôn donne « [les bambous *jin*] qui poussent au Rinan portent le nom spécial de bambous *piao/phiéu* 簾, ils sont longs d'environ deux toises » 生於日南別名爲簾竹長二丈許¹⁹. Mais, ce texte doit être revu et ponctué ainsi : 生於日南，別名爲簾。竹長二丈許， puisque le texte original du *Zhupu* donne 生於日南別名爲簾。筋竹長二丈許 « [les bambous *jin*] qui poussent au Rinan portent le nom spécial de *piao/phiéu* 簾. Les bambous *jin* sont longs d'environ deux toises »²⁰. En résumé, Dai Kaizhi signale que les bambous *jin* mesurent deux toises, et que ceux du Rinan portent le nom de *piao/phiéu*. Les différences entre le texte de Dai Kaizhi et celui de Lê Quý Đôn viennent probablement de ce que ce dernier ne consultait pas directement les ouvrages qu'il cite, mais en trouvait des passages ou des résumés dans les encyclopédies éditées en Chine à l'intention des empereurs et de l'administration impériale²¹ ; on sait ainsi, comme l'indiquent les auteurs, que lorsque Lê Quý Đôn cite le *Nongshu* de Wang Zhen, il le fait à partir de la citation qu'en fait l'une de ces encyclopédies, le

lacunes par rapport au texte de Dai Kaizhi (Édition ancienne, sans lieu ni date, Waseda 早稲田大学 14-00807 (www.wul.waseda.ac.jp, consulté le 5 juin 2020), pp. 3b-4a).

¹⁹ Lê, Quý Đôn, *op. cit.*, *quyên* IX, p. 292, manuscrit p. 81ab, CCLI-CCLII.

²⁰ Ces bambous mesureraient 4,8 m, puisque que le *zhang* comprend dix pieds *chi* et que le pied à l'époque des Jin de l'Ouest est de 24 cm (Bureau National des Mesures, Musée d'Histoire de la Chine et Musée du Palais, *Zhongguo gudai duliangheng tuji* 中国古代度量衡图集, Pékin, Wenwu chubanshe, 1984, pp. 16-17). *Jin* 筋 signifie « tendon », « résistant ».

²¹ Ces encyclopédies, dont les plus anciennes remontent aux Sui (581-618) et au début des Tang (VII^e siècle), contiennent de nombreux passages d'ouvrages disparus et connus uniquement par ces citations ; parmi ces ouvrages, figurent en particulier les récits de voyage et les descriptions des pays des Mers du Sud. Voir THIERRY, F., *Le Royaume du Lion, Ceylan connu des Chinois des origines à la fin des Song*, Turnhout, Brepols, 2019, pp. 17-20.

San Cai tuhui 三才圖會 (p. 200), vaste ouvrage compilé par Wang Qi 王圻 et son fils Wang Siyi 王思義 et publié en 1607.

Dans la très intéressante annexe « Apport des textes et du terrain, le cas des sels végétaux, du gingembre au bambou », une référence bibliographique précise au texte cité serait nécessaire, car si les auteurs écrivent « cinq sinogrammes 以薑根爲鹽 transcrits ici en sino-vietnamien ‘dĩ khương căn vi diêm’, sans variante aucune dans les manuscrits qui nous sont parvenus et dont le sens est unanimement admis au Việt Nam » (p. 249), dans le manuscrit 0652 de la Fondation Hàn-Nôm, le caractère 以 ne figure pas, même si cela ne change rien au sens²².

On a vu le caractère fautif dans le nom de Dai Kaizhi, écrit sous la forme 載凱之 ; mais la confusion de 載 *zai* et de 戴 *dai* est moins due aux auteurs qu’à la source utilisée, en l’occurrence *Weiji wenku* 維基文庫, qui donne cette graphie fautive dans son introduction au *Zhupu*²³. C’est l’occasion de dire combien les ressources numériques qui proposent des versions numériques des sources et ouvrages classiques chinois, japonais ou vietnamiens²⁴ ont bouleversé les conditions de la recherche textuelle et sont devenues des instruments absolument indispensables, mais combien, aussi, il faut les utiliser avec précaution. Certains fournissent des images numériques de manuscrits ou d’éditions imprimées mais d’autres donnent des versions retapées des ouvrages. Retaper l’immense masse des textes produits par la littérature chinoise depuis l’origine est une œuvre titanesque qui mobilise des milliers de petites mains et les erreurs de frappe sont inévitables. C’est pourquoi, outre le travail traditionnel de comparaison des versions (manuscrites et imprimées),

²² « Avec l’écorce des arbres on fait des vêtements, en tissant le *jian* on fait des nattes, avec la sève des arbres on fait de l’alcool, avec le palmier à sucre, le palmier et le paulownia on fait des aliments, avec les oiseaux, les mammifères, les poissons et les tortues on fait des saumures, avec la racine de gingembre on fait du sel », 以木皮爲衣, 織菅草爲席, 以木汁爲酒, 以桄榔棕桐爲飯, 禽獸魚鱉爲鹹, 薑根爲鹽, Trần Thế Pháp 陳世法, *Linh Nam chích quái liệt truyện* 嶺南摭怪, manuscrit 0652 de la Fondation Hàn-Nôm, *quyên* I, p. 6a (*Vietnamese Nôm Preservation Foundation* nomfoundation.org, consulté le 8 juin 2020). Le *jiancao* 菅草 est une grande herbe, *Themeda gigantea* Hack. var. *villosa* (FRÈRE, Francine & MÉTAILLÉ, Georges, *Dictionnaire Ricci des plantes de Chine*, Paris, Association Ricci-Le Cerf, 2005, p. 228).

²³ DAI, Kaizhi, *Zhupu* sur *Weiji wenku* (<http://zh.wikisource.org>, consulté de 5 juin 2020).

²⁴ Parmi les principaux sites, on signalera *Weiji wenku* 維基文庫 (déjà cité), *Chinese Text Project*, *Baijia zhuzi* 百家諸子 (<http://ctext.org>) & *Guoxue daohang* 国学导航 (www.guoxue123.com), *Waseda University Library* (déjà cité), *National Diet Library Digital Collections* (www.dl.ndl.go.jp) et *Vietnamese Nôm Preservation Foundation*, déjà cité.

on ne peut faire l'économie de confronter et de croiser les textes ou passages que l'on étudie et, si possible, de vérifier dans des éditions imprimées. On a un autre exemple des précautions à prendre avec un passage du même ouvrage de Dai Kaizhi, cité par Lê Quý Đôn et étudié par les auteurs : 竹長二丈許, « les bambous sont longs d'environ 2 toises ». On a vu que le texte original du *Zhupu* donnait 筋竹長二丈許 « les bambous *jin* sont longs d'environ 2 toises », mais si l'on se reporte à l'édition ancienne de l'Université de Waseda, on a 筋竹長三丈許, « les bambous *jin* sont longs d'environ 3 toises »²⁵. Les versions numériques de *Guoxue daohang* et de *Weiji wenku* du *Zhupu*²⁶ donnent 筋竹長二尺許 « les bambous *jin* sont longs d'environ 2 pieds », ce qui n'est pas admissible, car ces bambous de deux pieds n'auraient donc mesuré que 48 cm, ce qui ne donnerait pas vraiment la possibilité de faire des lances. Ces quelques points – qui sont un peu les lois du genre – ne diminuent en rien la très grande qualité de la recherche des auteurs et l'importance de leur apport à notre connaissance du bambou.

Enfin, il convient de dire deux mots du livre comme objet. Un livre n'est pas seulement le support d'un texte, c'est aussi un objet matériel qu'on regarde, qu'on touche, qu'on manipule et, trop souvent, au prétexte qu'il s'agit d'un livre d'érudition, on néglige cet aspect. Il est vrai qu'en ces temps où l'auteur est sommé par l'éditeur (si on peut alors encore lui donner ce nom) de rendre sa copie sous la forme *print-ready*, c'est-à-dire un fichier prêt pour une impression numérique, ce qui conduit à la disparition des métiers de relecteur, de maquettiste, d'iconographe et de correcteur, on a un vrai plaisir à ouvrir un beau livre. Et celui-ci est d'une qualité réelle, avec un papier de bon grammage, une belle typographie, et des illustrations de qualité. Ce n'est pas l'un de ses moindres attraits, que les auteurs et l'éditeur en soient remerciés.

François THIERRY

²⁵ DAI, Kaizhi, *Zhupu*, *Waseda University Library* (consulté de 5 juin 2020).

²⁶ IDEM, *Zhupu* sur *Weiji wenku* (consulté de 5 juin 2020) et sur *Guoxue daohang* (consulté de 5 juin 2020).

Philip Taylor, *The Khmer lands of Vietnam: environment, cosmology, and sovereignty*, Singapore, University of Hawaiï Press, ASAA Southeast Asia Publications Series, 2014, 299 p.

La question khmère krom est d'un abord complexe parce qu'elle voit s'opposer deux historiographies nationales, l'une cambodgienne et l'autre vietnamienne. Rares sont les auteurs puisant à ces deux historiographies, et qui parviennent à les considérer de conserve pour en dépasser les biais respectifs²⁷. Ceux qui maîtrisent les deux langues nécessaires à la connaissance directe des sources ethnographiques et textuelles en jeu, le khmer et le vietnamien, sont en outre l'exception. L'auteur comme le recenseur du présent livre n'échappent pas à la règle.

Anthropologue spécialiste du sud du Vietnam contemporain, dont il a fait l'objet de sa thèse publiée²⁸, Philip Taylor écrit dans ce livre du point de vue de l'historiographie vietnamienne, tout comme il l'avait déjà fait dans un précédent livre portant sur les communautés cham du delta du Mékong²⁹. Il entreprend cette fois des recherches sur les Khmers Krom après avoir découvert leur existence dans la région, ainsi qu'il l'explique dès l'introduction, à l'occasion d'une recherche de terrain menée en 1999. Cette réalité, déjà bien connue des études khmères et, dans une certaine mesure, vietnamiennes, Philip Taylor veut s'y intéresser via le prisme environnemental ; il conçoit ainsi cette recherche comme « la première étude systématique de l'écologie humaine des zones peuplées par les Khmers au sud du Vietnam contemporain » (p. xii).

Pour ce faire, il distingue sept *sous-régions* différentes, habitées par les Khmers Krom, dont chacune fait l'objet d'un chapitre d'environ 30 pages. La carte qui figure au début de l'ouvrage permet de les localiser et précise, pour chacune d'elles, le numéro du chapitre qui lui est consacré (p. xviii). L'observation des caractéristiques de ces milieux physiques amène l'auteur à

²⁷ *Inter alia* : NÉPOTE, Jacques, « Combien sont les Khmers Krom », *Seksa khmer*, n° 5, 1982, pp. 117-144 ; VICKERY, Michael, « '1620,' A Cautionary Tale », [in] Michael AUNG-THWIN et Kenneth Randall HALL (eds.), *New Perspectives on the History and Historiography of Southeast Asia: Continuing Explorations*, London & New York, Routledge, Routledge Studies in the Modern History of Asia n° 68, 2011), pp. 157-166.

²⁸ TAYLOR, Philip, *Fragment of the Present: Searching for Modernity in Vietnam's South*, Honolulu, University of Hawaii Press, ASAA Southeast Asia Publications, 2001, 288 p.

²⁹ IDEM, *Cham Muslim of the Mekong Delta: Place and Mobility in the Cosmopolitan Periphery*, Honolulu, University of Hawaii Press, ASAA Southeast Asia Publications, 2007, 313 p.

questionner tour à tour la façon dont y vivent les Khmers, la manière dont ils définissent leur identité et perçoivent leur propre situation, la nature et la signification de leurs mythes, leurs réponses à la modernité ainsi qu'aux défis environnementaux auxquels ils sont confrontés.

À travers l'étude de ces thèmes, l'ouvrage vise à montrer la manière dont les Khmers Krom ont interagi avec le milieu physique et humain au cours des derniers siècles et les différences régionales qui en découlent. Cette approche, qui donne la primauté aux facteurs environnementaux sur ceux, plus classiques, de la sociologie et de l'histoire, ouvre cependant grand la porte aux dangers du déterminisme géographique.

Pour mener à bien sa recherche, l'auteur se fonde sur les témoignages oraux de Khmers et de Vietnamiens vivant dans le delta du Mékong, recueillis à travers quelque 400 villages entre 1999 et 2013 et dont une part importante émane de la sphère bouddhique (des religieux et des laïcs). La nature même de ces sources annonce la vision très contemporaine portée sur ces questions et les discours identitaires chers aux Khmers Krom en général et à la sphère monacale khmère en particulier.

Les deux premiers chapitres concernent la région côtière située au sud-est du delta. Le premier s'intéresse à la moitié nord de cette région (Trà Vinh et Vĩnh Long). Les sociétés khmères locales étant décrites par les observateurs extérieurs tantôt comme marginales, tantôt comme centres religieux incontournables, l'auteur souhaite comprendre comment elles vivent et se définissent, en lien étroit avec le milieu physique. Il constate que les dunes de sables (*phno*), où se concentrent leurs habitations, ont participé de la formation d'une identité khmère locale qui distingue le monde *d'en haut*, celui des dunes, civilisé, du monde *d'en bas* (forêts, plaine, mer) peuplé de fantômes et de bêtes sauvages. Si ces récits offrent une vision insulaire des *phno*, le dynamisme du bouddhisme relie les Khmers entre eux et au reste du monde bouddhisé ; il est aussi un lieu de résistance à la domination vietnamienne par laquelle les Khmers négocient leur participation à la modernité.

Les Khmers habitant la moitié sud de la côte (Bạc Liêu et Sóc Trăng), étudiés dans le chapitre deux, sont, au contraire, réputés pour leur dynamisme économique et leur ouverture sur l'extérieur. Dispersés entre des milieux écologiques variés (l'auteur en distingue trois), ils n'en forment pas moins une société cohérente liée par l'eau : le réseau de transport unit physiquement les Khmers, tandis que le mythe de la reine Neang Chan, métaphore de la rivière selon l'auteur, les rassemble autour d'une même *conscience régionale* (p. 84). Par ailleurs, ils ont tâché de saisir les opportunités économiques qui se sont présentées depuis les années 1980, tout en s'appropriant la modernité par la création de mythes et la rénovation active de temples. L'appauvrissement de

l'enseignement traditionnel dispensé par les monastères n'a globalement pas altéré leur confiance en la pérennité de leur identité ni de la culture khmères, défiant ainsi l'idée d'une société khmère insulaire, autarcique et immobile.

Le chapitre trois nous conduit à l'intérieur des terres, dans une région que l'auteur nomme *zone des rivières d'eau douce* (Vĩnh Long, Cần Thơ, Hậu Giang, ouest de Trà Vinh et Sóc Trăng). Très marquées par les guerres successives du XX^e siècle, les légendes des Khmers de cette région racontent comment des bêtes sauvages, métaphore euphémisante de leurs agresseurs, les ont contraints à fuir. Ils sont ainsi devenus une minorité là où ils étaient majoritaires avant la guerre. Ce traumatisme a donné lieu à la création de mythes mettant en scène des divinités protectrices telles que le Bouddha noir de Thói lai : une statue de Bouddha en pierre noire aurait flotté sur la rivière Bassac pour trouver refuge dans le Sanctuaire de Thói Lai. Selon l'auteur, ce voyage est le récit métaphorique des déplacements anciens et modernes des Khmers de cette région.

Le quatrième chapitre concerne la péninsule de Cà Mau, région envahie par l'eau salée à chaque saison sèche. La nature environnante occupe une place importante dans les mythes des Khmers : les récits de rencontres entre hommes, bêtes sauvages et fantômes aquatiques, abondent. Malgré les transformations engendrées par la modernisation, le bateau est resté prédominant dans la vie économique, sociale et religieuse des Khmers, préservant ainsi leur identité culturelle. En témoignent deux légendes dont l'auteur a relevé plusieurs versions, racontant les histoires d'épaves d'anciens bateaux khmers refaisant surface pour couler de nouveau lorsqu'on cherche à les enlever. Ces récits traduisent le maintien de croyances et de cultes locaux mais aussi d'une « autorité morale » khmère sur ce territoire. Pour l'auteur, les difficultés posées par la salinité dans cette région ont agi comme frein à l'assimilation des Khmers par d'autres cultures.

Les chapitres 5 et 6 concernent chacun une région frontalière avec le Cambodge. La première regroupe environ 64 villages khmers situés dans les hauts plateaux inondables d'An Giang. Défiant les idées d'autarcie et d'archaïsme qui leur sont associées, l'auteur met l'accent sur leur intégration à de vastes réseaux d'échanges économiques et religieux ainsi que sur l'implication de cette région montagneuse dans les guerres du XX^e siècle. La nature sauvage et dangereuse dont parlent les mythes a été largement détruite par les guerres successives, puis par la modernisation de la fin du XX^e siècle. Bien que celle-ci ait fragilisé le statut économique et l'identité des Khmers, les échanges culturels et religieux avec les habitants des montagnes frontalières situées au Cambodge, semblent avoir été renforcés par le développement de l'économie de marché.

Un cas semblable est celui des Khmers vivant le long de la rive nord-ouest du Golfe de Thaïlande, étudié dans le chapitre 6. À mi-chemin entre la mer et la montagne, ils exploitent les ressources maritimes, les sols et pratiquent la cueillette de plantes médicinales. Aux vastes destructions subies pendant la guerre ont succédé celles dues à la modernisation, menaçant le mode de vie khmer par la surexploitation des ressources. Les Khmers n'ont pas profité du développement économique : dépossédés de leur terre, beaucoup travaillent pour des Vietnamiens. Mais l'auteur note que l'assimilation s'est faite dans les deux sens : au fil du temps, certains immigrés sont devenus Khmers. De plus, le Cambodge tout proche permet des échanges culturels et religieux avec les Khmers Krom de cette région.

Le dernier chapitre, qui s'intéresse au nord-est du delta (Tây Ninh, Ho Chi Minh-ville, Vũng Tàu), présente l'étude d'un cas urbain. Si les Khmers de cette région sont considérés par l'ensemble des Khmers Krom comme étant les « Khmers des origines » (*khmer daem*), conservatoire de la culture khmère ancienne et primitive, les chercheurs étrangers soulignent leur haut degré d'assimilation par les Vietnamiens. Pour sa part, l'auteur constate que les guerres puis le développement de l'économie ont fragilisé les Khmers, entraînant, depuis le début du XXI^e siècle, l'exode rural de jeunes Khmers vers la ville de Ho Chi Minh. Les monastères urbains, largement investis par des laïcs vietnamiens, accueillent pour certains cette population précaire, proposant un enseignement en vietnamien. L'accès à la modernité vietnamienne via le monastère, contraste avec la vision de conservatoire d'une culture ancienne qu'il inspire. L'auteur y voit une manière pour les Khmers de se réapproprier l'ancienne ville cambodgienne de Prey Nokor (actuelle Ho Chi Minh-ville).

Cet ouvrage contient donc de nombreux mythes et témoignages locaux. Pour chaque région, l'auteur s'attache surtout à l'histoire récente du XX^e siècle ainsi qu'aux premières années du XXI^e siècle. La méthode mise en œuvre apparaît clairement : les discours des acteurs sur les communautés khmères krom sont confrontés à la « réalité » environnementale du delta telle que l'auteur la voit. En résulte une approche ethnographique relativement superficielle.

Signalons enfin que la bibliographie de l'ouvrage est lacunaire. Ceci est particulièrement net en ce qui concerne les écrits en langue française : sur 11 ouvrages, 10 ont été publiés avant le milieu des années 1990. Vingt ans de recherche font donc défaut entre 1995 et la publication de l'ouvrage en 2014. De plus, des écrits importants, aussi bien en langue anglaise que vietnamienne, sont absents. Les prendre en compte aurait peut-être permis d'éviter certaines redites et certains écueils.

Cet ouvrage pose donc un certain nombre de problèmes, tant par l'approche adoptée que par les méthodes de recherche mises en œuvre. La présente recension s'attache à les soulever.

Tout d'abord, axer son étude sur le *territoire* qu'occupent les Khmers – *The Khmers Land of Vietnam* – plus que sur les communautés khmères en tant que telles, conduit l'auteur à deux écueils.

Premièrement, en délaissant l'analyse de la structure et des rapports sociaux en faveur de déterminismes géographiques et environnementaux, l'auteur renonce à une connaissance ethnologique approfondie.

Aussi, à la question *how Khmers of this region live*, répondent souvent des descriptions quelque peu édulcorées de leurs activités économiques qui, dépourvues de données chiffrées, présentent les usages préférentiels de certaines techniques agricoles, ainsi que l'inclinaison plus ou moins prononcée selon les régions, pour le commerce, l'élevage, la pêche, la culture du riz, etc. Sur le plan de l'analyse sociale, les questions de démographie, de stratifications sociales, de clientélisme, et l'étude des comportements matrimoniaux, sont absentes³⁰ ; d'autres, telles que le rôle du monachisme khmer, sont étudiées de manière relativement superficielle. Attardons-nous un instant sur cette dernière.

Dans l'ensemble, l'ouvrage met l'accent sur l'aspect communautaire des monastères (*vatt*), leur attribuant d'une part, la fonction de liant capable de fédérer, au-delà des différences régionales, les Khmers Krom autour d'une religion commune ; d'autre part, le rôle de conservatoire, plus ou moins en échec selon les régions, d'une culture et d'une identité khmères anciennes en péril (p. 258).

Cependant, il apparaît aussi, en filigrane, que certains monastères exercent un pouvoir local non négligeable. Ainsi, face au problème récurrent de l'accès à l'eau potable, ils s'imposent presque toujours comme des institutions salvatrices : là s'élaborent des systèmes permettant d'acheminer l'eau potable, là se concentrent la plupart des réservoirs, là encore on festoie et on étudie.

Une question émerge alors : comment ces technologies, les différents services proposés et, plus généralement, la vie religieuse de ces temples sont-

³⁰ Alors même qu'elles sont essentielles à l'intellection du monde khmer, v. *inter alia* : NÉPOTE, J., *Parenté et organisation sociale dans le Cambodge moderne et contemporain. Quelques aspects du modèle les régissant*, Genève, Olizane & CEDORECK, Bibliothèque khmère, publié avec le concours du C.N.R.S., 1992, 255 p. ; ABERDAM, Marie, « Réseau de pouvoir, maison, clientèle, à propos de quelques notions en usage au sein des études khmères », *Bulletin de l'Association d'Échanges et de Formation pour les Études Khmères*, n° 23, juillet 2020 (aefek.fr/page146.html#w-anchor-jaznuyn7).

ils financés ? En partie par les dons des laïcs qu'évoquent d'ailleurs certaines pages (pp. 98, 114, 126), laissant entrevoir une économie fondée entre autres sur le don et le contre don. Par suite, le rôle économique que les mythes – tel celui du *bouddha noir* de Thói Lai (pp. 124-125) – et les pèlerinages qui leur sont associés, peuvent parfois jouer dans le financement des temples, aurait également mérité d'être exploré.

Ces dons, dont l'auteur relève la valeur et la fréquence variables d'un donateur à l'autre, suggèrent au lecteur l'existence d'une société économiquement inégalitaire que l'on aurait aimé connaître davantage. De même, si l'auteur évoque la défiance des autorités gouvernementales à l'égard de ces monastères (pp. 42, 127), il ne cherche pas à l'expliquer plus avant. Or, cette propension du monachisme à structurer la société et à mobiliser des fonds aurait, ce nous semble, permis de la mieux comprendre. Mais il aurait alors fallu s'éloigner de l'analyse environnementale pour s'engager dans les méandres des tensions politiques entre le gouvernement vietnamien et certains monastères³¹. L'incidence du monachisme sur la configuration des relations sociales (réseaux de parenté, clientélisme), sur l'économie locale ainsi que sa relation avec les autorités vietnamiennes semblent donc plus complexes que ne le suggère l'ouvrage³².

Deuxièmement, l'analyse pâtit d'une approche historique à courte vue. Remarquant que l'institution monacale varie fortement d'une région à l'autre, l'auteur fait le lien avec la variété des milieux qui forment le delta du Mékong (p. 258). Ce faisant, il délaisse les causes historiques de ces fortes disparités. La sociologie historique du monachisme en a pourtant bien montré l'importance³³. Pour ne citer qu'un exemple, l'exceptionnelle bouddhisation de Preah Trapeaing (Trà Vinh) – que l'auteur ne manque pas de signaler (pp. 31, 258) – se serait amorcée au XVII^e siècle. La position stratégique de la région y aurait favorisé l'implantation d'un réseau de commerce chinois dynamique. Aussi, afin de taxer les produits qui entraient sur son territoire, le roi du Cambodge aurait installé des douanes et facilité l'implantation de monastères pour relayer l'administration royale³⁴. Envisager le passé dans sa plus longue durée s'avère également nécessaire en ce qui concerne la question des Sino-khmers. Or, ceux-ci sont relégués au second plan. Cependant, l'auteur majore

³¹ FOREST, Alain (dir.), *Cambodge contemporain*, Collection Monographies nationales, Paris Bangkok, Les Indes savantes / IRASEC, 2008, p. 47.

³² *Ibid.*, pp. 33-38.

³³ MIKAELIAN, Grégory, « Note sur la sociologie historique du monachisme khmer dans le delta du Mékong (Preah Trapeaing) », *Péninsule*, n° 55, 2007, pp. 159-178.

³⁴ *Ibid.*, pp. 170-174.

l'impact de la colonisation française, de la guerre du Vietnam et du régime khmer Rouge dans la transformation écologique et le peuplement du delta du Mékong, ainsi que dans la formation de l'identité et l'accès à la modernité des Khmers Krom (p. 256). Cette approche historique à courte vue occulte le rôle déterminant joué par les réseaux chinois dont l'implantation très ancienne a contribué à façonner les paysages sociaux, culturels et économiques de cette région³⁵. Aussi, les colons français, contraints de composer avec ces réseaux de longue date, ont-ils eu largement recours à des intermédiaires sinisés qui ont ainsi conservé la position de « vecteur de la modernité » qu'ils occupaient déjà³⁶. Occulter la question du métissage chez les Khmers Krom, laisse donc ignorer un pan entier de leur histoire et de leur identité, ainsi que les réseaux au sein desquels ils évoluent et leur rapport complexe à la modernité – thèmes pourtant chers à l'auteur.

Ces lacunes ne sont pas seulement la résultante de l'approche environnementale adoptée, elles découlent également des méthodes mises en œuvre.

La présente recherche se fonde sur l'histoire orale. L'auteur a ainsi collecté les témoignages des autochtones sur leurs expériences, leurs perceptions, leur histoire et leurs mythes. Le problème que posent ces sources provient notamment de la valeur et de la confiance excessives qu'on leur accorde, et ce en vertu d'au moins trois idées implicites qui nous semblent contestables : d'abord, que le témoin direct détient nécessairement un savoir, une fine compréhension de son histoire, de son identité, de sa société et de ses coutumes ; ensuite, que la mémoire du témoin donne accès, parfois jusqu'à un demi-siècle après l'événement, à une connaissance fiable puisqu'il y *était* ;

³⁵ *Inter alia* : SALMON, Claudine, « The Contribution of the Chinese to the Development of Southeast Asia: A New Appraisal », *Journal of Southeast Asian Studies*, vol. 12 (1), mars 1981, pp. 260-275 ; LOMBARD, Denys, *Le Carrefour javanais : essai d'histoire globale*, t. II : Les réseaux asiatiques, Paris, éd. EHESS, 1990, 420 p. ; MIKAELIAN, G., *loc. cit.*, p. 173 ; FOREST, A. (dir.), *op. cit.*, pp. 31-33.

³⁶ v. NÉPOTE, J., « Les nouveaux sino-khmers acculturés : un milieu social perturbateur ? », *Péninsule*, n° 30, 1995, pp. 144-146. Bien que centré sur le Cambodge, l'ouvrage de Willmott donne une bonne idée de l'importance économique des Chinois dans le delta du Mékong et de leurs relations avec les Français et les Khmers durant la période coloniale ; il évoque aussi l'influence économique et politique d'une élite sino-khmère : WILLMOTT, William E., *The Chinese in Cambodia*, Vancouver, Publications Centre, University of British Columbia, 1967, pp. 44-64 et 98-100 ; de même qu'Alain Forest sur la position de *compradores* occupée par les Chinois durant la colonisation française (*Le Cambodge et la colonisation française : histoire d'une colonisation sans heurts (1897-1920)*, Paris, L'Harmattan, Collection du Centre de documentation et de recherche sur l'Asie du Sud Est et le monde insulindien, 1979, pp. 478-484).

enfin, qu'il est prêt à les livrer tels quels au premier étranger venu qui les lui demandera, l'ethnologue en l'occurrence.

Ainsi, sans parler de la nécessité évidente de les confronter à des documents écrits, il nous semble qu'une critique plus poussée de ces sources aurait été profitable à leur analyse. Cette critique aurait pu passer par l'étude du vocabulaire choisi, afin de mieux appréhender les notions khmères de *modernité*, d'*identité*, de *souveraineté*, d'*environnement* – autant de concepts préfabriqués et prétendument universels, dont l'usage doit être prudent³⁷ ; par l'analyse d'éventuelles spécificités langagières propres à certains groupes sociaux tels que les moines bouddhistes et les Sino-khmers ; enfin, par une réflexion sur les notions khmères de *temps* et d'*espace* dont certaines études ont montré la complexité³⁸.

En somme, les problèmes que posent cet ouvrage sont symptomatiques d'une certaine tendance à la recherche essentiellement fondée sur l'expérience de terrain, privilégiant une vision contemporaine des faits étudiés, et guidée par des concepts qui, sous couvert d'universalisme, sont en réalité fortement déterminés par l'expérience de la modernité occidentale.

Ceci étant posé, la lecture de ce livre demeure nécessaire à toute personne intéressée par la question khmère krom, en ce qu'elle apporte ponctuellement, sur tel ou tel sujet, des éléments de connaissance inédits directement tirés d'un terrain qui, pour n'être pas exempt de biais conceptuels, n'en a pas moins le mérite d'exister.

Lou VARGAS

³⁷ NÉPOTE, J., *op. cit.*, pp. 63-98.

³⁸ IDEM, « Notes sur la façon dont les Cambodgiens perçoivent l'espace et le temps », *Bulletin de l'AEFEK*, n° 12, 2017, <https://www.aefek.fr/page61.html> ; IDEM, *op. cit.*, p. 1 ; ABDOL-CARIME, Nasir ; MIKAELIAN, Grégory ; THACH, Joseph, « Quelles consciences du passé pour les Khmers », [in] *Le passé des Khmers : langues, textes, rites*, Peter Lang, 2016, pp. 7-18.